

HARPAGON. Certes, tu me ravis de me dire cela.  
FROSINE. En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. (Harpagon reprend son air sérieux.) Je suis ruinée si je le perds; et quelque petite assistance me rétablirait dans mes affaires... Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous. (Harpagon reprend un air gai.) La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON. Tu m'as fait grand plaisir, Froisine; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE. — Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (Harpagon reprend encore son air sérieux.) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON. Adieu. Je vais achever mes dépêches.  
FROSINE. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la Foire.

FROSINE. Je ne vous importunerai pas si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARPAGON. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE. Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que...

HARPAGON. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE (seule). Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques. Mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; et j'ai l'autre côté, en tous cas, d'on te suis assurée de tirer bonne récompense.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE (tenant un balai), MAÎTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON. Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point froter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES (à part). Chatiment politique!  
HARPAGON (à dame Claude). Allez.

## SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluce, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES (à part). Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE. Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur?

HARPAGON. Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE. Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE. Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON (à La Merluce). Pais! Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (A Brindavoine, en lui montrant comme il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

## SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on deservira, et prenez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât: cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la Foire. Entendez-vous ce que je dis?

ÉLISE. Oui, mon père.

## SCÈNE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE. Moi, mon père? mauvais visage! et par quelle raison?

HARPAGON. Mon Dieu! nous savons le train des enfants dont les pères se remarquent, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE. A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère; je mentirais si je vous le disais: mais, pour ce qui est de la bien recevoir et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON. Prenez-y garde, au moins.

CLÉANTE. Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON. Vous ferez sagement.

## SCÈNE V.

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. Valère, aide-moi à ceci. Oh çà! Maître Jacques, approchez-vous: je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES. Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON. Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES. Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON. Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAÎTRE JACQUES. Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES (à part). Grande merveille!

HARPAGON. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

MAÎTRE JACQUES. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. Que diable! toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire: de l'argent! de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche: de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet: de l'argent!

VALÈRE. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit autant. Mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES. Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE. Oui.

MAÎTRE JACQUES (à Valère). Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier: aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le facton.

HARPAGON. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES. Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. Haie! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES. Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON. Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit.

VALÈRE. Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES. Eh bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages... entrées...

HARPAGON. Que diable! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES. Rôt...

HARPAGON (mettant la main sur la bouche de Maître Jacques). Ah! traître! tu manges tout mon bien!

MAÎTRE JACQUES. Entremets...

HARPAGON (mettant encore la main sur la bouche de Maître Jacques). Encore!

VALÈRE (à Maître Jacques). Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. Il a raison.

VALÈRE. Apprenez, Maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien: *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON. Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE. Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

HARPAGON (à Maître Jacques). Oui. Entends-tu? (A Valère.) Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. Je n'y manquerai pas: et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON. Fais donc.

MAÎTRE JACQUES. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON (à Valère). Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot, garni de marrons.

VALÈRE. Reposez-vous sur moi.

HARPAGON. Maintenant, Maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES. Attendez. Ceci s'adresse au cocher.

(Maître Jacques remet sa casaque.)

Vous dites?...

HARPAGON. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la Foire...

MAÎTRE JACQUES. Vos chevaux, monsieur! Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON. Les voilà bien malades! ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir exténués; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON. Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la Foire.

MAÎTRE JACQUES. Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils trainassent un carrosse? ils ne peuvent pas se trainer eux-mêmes.

VALÈRE. Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire: aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE. Maître Jacques fait bien le raisonnable.

MAÎTRE JACQUES. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON. Paix!

MAÎTRE JACQUES. Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous aïre sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous: car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON. Pourrais-je savoir de vous, Maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAÎTRE JACQUES. Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON. Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES. Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrai en colère.

HARPAGON. Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir; et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de

leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton: celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, vous-même, que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-matthieu.



Le Commissaire.

HARPAGON (en battant Maître Jacques). Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAÎTRE JACQUES. Eh bien! ne l'avais-je pas deviné? vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON. Apprenez à parler.

## SCÈNE VI.

VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

VALÈRE (riant). A ce que je puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchise.

MAÎTRE JACQUES. Morbleu! monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

VALÈRE. Ah! monsieur Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAÎTRE JACQUES (à part). Il file doux. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le froter quelque peu. (Haut.) Savez-vous bien, monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi; et que, si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

(Maître Jacques pousse Valère jusqu'au bout du théâtre en le menaçant.)

VALÈRE. Eh! doucement!

MAÎTRE JACQUES. Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi!

VALÈRE. De grâce!

MAÎTRE JACQUES. Vous êtes un impertinent.



VALÈRE. Monsieur Maître Jacques.  
 MAÎTRE JACQUES. Il n'y a point de Monsieur Maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.  
 VALÈRE. Comment! un bâton?

(Valère fait reculer Maître Jacques à son tour.)

MAÎTRE JACQUES. Eh! je ne parle pas de cela.  
 VALÈRE. Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même?

MAÎTRE JACQUES. Je n'en doute pas.  
 VALÈRE. Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier?

MAÎTRE JACQUES. Je le sais bien.  
 VALÈRE. Et que vous ne me connaissez pas encore?

MAÎTRE JACQUES. Pardonnez-moi.  
 VALÈRE. Vous me rosserez, dites-vous?

MAÎTRE JACQUES. Je le disais en raillant.  
 VALÈRE. Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie. (Donnant des coups de bâton à Maître Jacques.) Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

MAÎTRE JACQUES (seul). Peste soit de la sincérité! c'est un mauvais métier: désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître; il a quelque droit de me le battre; mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

## SCÈNE VII.

MARIANE, FROSINE, MAÎTRE JACQUES.

FROSINE. Savez-vous, Maître Jacques, si votre maître est au logis?  
 MAÎTRE JACQUES. Oui, vraiment, il y est; je ne le sais que trop.  
 FROSINE. Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

## SCÈNE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE. Ah! que je suis, Frosine, dans un étrange état! Et, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue!

FROSINE. Mais pourquoi? et quelle est votre inquiétude?  
 MARIANE. Hélas! me le demandez-vous? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE. Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser; et je connais, à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE. Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE. Mais avez-vous su quel il est?  
 MARIANE. Non, je ne sais point quel il est; mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que, si l'on pouvait mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre, et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE. Mon Dieu! tous ces blondins sont agréables, et débitent fort bien leur fait; mais la plupart sont gueux comme des rats; et il vaut mieux, pour vous, de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essayer avec un tel époux: mais cela n'est pas pour durer; et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable qui réparera toutes choses.

MARIANE. Mon Dieu! Frosine, c'est une étrange affaire lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un! Et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE. Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt; et ce doit être là un des articles du contrat. Il serait bien impertinent de ne pas mourir dans les trois mois! Le voici en propre personnel.

MARIANE. Ah! Frosine, quelle figure!

## SCÈNE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON (à Mariane). Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir; mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres; et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres... Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE (à Harpagon). C'est qu'elle est encore surprise; et puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

HARPAGON (à Frosine). Tu as raison (à Mariane.) Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

## SCÈNE X.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE. Je m'acquitte bien tard, madame, d'une telle visite.  
 ÉLISE. Vous avez fait, madame, ce que je devais faire, et c'était à moi de vous prévenir.

HARPAGON. Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croit tousjours.  
 MARIANE (bas à Frosine). O l'homme déplaisant!

HARPAGON (à Frosine). Que dit la belle?  
 FROSINE. Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON. C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.  
 MARIANE (à part). Quel animal!

HARPAGON. Je vous suis trop obligé de ces sentiments.  
 MARIANE (à part). Je n'y puis plus tenir.

## SCÈNE XI.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON. Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.  
 MARIANE (bas à Frosine). Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE (à Mariane). L'aventure est merveilleuse.  
 HARPAGON. Je vois que vous vous étouffez de me voir de si grands enfants; mais je serai bientôt défilé et de l'un et de l'autre.

CLÉANTE (à Mariane). Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où, sans doute, je ne m'attendais pas; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

MARIANE. Je puis dire la même chose: c'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous; et je n'étais point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE. Il est vrai que mon père, madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce n'est une sensible joie que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra; que c'est un mariage, madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que, si les choses dépendaient de moi, cet hymen ne se ferait point.

HARPAGON. Voilà un compliment bien impertinent! Quelle belle confession à lui faire!

MARIANE. Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales; et que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serais fort fâchée de vous causer du déplaisir; et, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON. Elle a raison: à sot compliment il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE. Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte; et, s'il avait parlé d'autre façon, je l'en estimerais bien moins.

HARPAGON. C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉANTE. Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer; et je prie instamment madame de le croire.

HARPAGON. Mais voyez quelle extravagance! il continue encore plus fort.  
 CLÉANTE. Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON. Encore! Avez-vous envie de changer de discours?  
 CLÉANTE. Eh bien! puisque vous voulez que je parle d'autre façon: souffrez, madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerais aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous posséder est à mes regards la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête aussi précieuse; et les obstacles les plus puissants...

HARPAGON. Doucement, mon fils, s'il vous plaît.  
 CLÉANTE. C'est un compliment que je fais pour vous à madame.

HARPAGON. Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROSINE. Non; il vaut mieux que de ce pas nous allions à la Foire, afin d'en revenir plus tôt, et d'avoir tout le temps ensuite de vous entretenir.

HARPAGON (à Brindavoine). Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

## SCÈNE XII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE.

HARPAGON (à Mariane). Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant de partir.

CLÉANTE. J'y ai pourvu, mon père; et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ai envoyé quêrir de votre part.

HARPAGON (bas à Valère). Valère?  
 VALÈRE (à Harpagon). Il a perdu le sens.

CLÉANTE. Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE. C'est une chose qui n'était pas nécessaire.  
 CLÉANTE. Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vil que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MARIANE. Il est vrai qu'il brille beaucoup.  
 CLÉANTE (ôtant du doigt de son père le diamant, et le donnant à Mariane). Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE. Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.  
 CLÉANTE (se mettant au-devant de Mariane, qui veut rendre le diamant). Non, madame, il est en de trop belles mains; c'est un présent que mon père vous fait.

HARPAGON. Moi?  
 CLÉANTE. N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON (bas à son fils). Comment!  
 CLÉANTE (à Mariane). Belle demande! Il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE. Je ne veux point...  
 CLÉANTE (à Mariane). Vous moquez-vous? il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON (à part). J'enrage.  
 MARIANE. Ce serait...

CLÉANTE (empêchant toujours Mariane de rendre le diamant). Non, vous dis-je; c'est l'offenser.  
 MARIANE. De grâce!...

CLÉANTE. Point du tout.  
 HARPAGON (à part). Peste soit!...

CLÉANTE. Le voilà qui se scandalise de votre refus.  
 HARPAGON (bas à son fils). Ah, traître!

CLÉANTE (à Mariane). Vous voyez qu'il se désespère.  
 HARPAGON (bas à son fils en le menaçant). Bourreau que tu es!

CLÉANTE. Mon père, ce n'est pas ma faute: je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder; mais elle est obstinée.

HARPAGON (bas à son fils, avec emportement). Pendard!  
 CLÉANTE. Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

HARPAGON (bas à son fils, avec les mêmes gestes). Le coquin!  
 CLÉANTE (à Mariane). Vous le ferez tomber malade. De grâce, madame, ne résistez pas davantage.

FROSINE (à Mariane). Mon Dieu, que de façons! Gardez la bague, puis-que monsieur le veut.

MARIANE (à Harpagon). Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

## SCÈNE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE. Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.  
 HARPAGON. Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE. Il dit qu'il vous apporte de l'argent.  
 HARPAGON (à Mariane). Je vous demande pardon; je reviens tout à l'heure.

## SCÈNE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE (courant, et faisant tomber Harpagon). Monsieur...  
 HARPAGON. Ah! je suis mort!

CLÉANTE. Qu'est-ce, mon père? Vous êtes-vous fait mal?  
 HARPAGON. Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs pour me faire rompre le cou.

VALÈRE (à Harpagon). Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE (à Harpagon). Monsieur, je vous demande pardon; je croyais bien faire d'accourir vite.

HARPAGON. Que viens-tu faire ici, bourreau?  
 LA MERLUCHE. Vous dire que vos deux chevaux sont déterrés.

HARPAGON. Qu'on les mène promptement chez le maréchal.  
 CLÉANTE. En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

## SCÈNE XV.

HARPAGON, VALÈRE.

HARPAGON. Valère, aie un peu l'œil à tout cela; et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE. C'est assez.  
 HARPAGON (seul). O fils impertinent, as-tu envie de me ruiner?

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉANTE. Revenons ici: nous serons beaucoup mieux: il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE. Oui, madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses, et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE. C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; et je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE. Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens, l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurais sans doute détournés de cette inquiétude, et n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE. Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE. Hélas! suis-je en pouvoir de faire des résolutions? et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits?

CLÉANTE. Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits? point de pitie officieuse? point de secourable bonté? point d'affection agissante?

MARIANE. Que saurais-je vous dire? Mettez-vous à ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous; et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi ce que qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉANTE. Hélas! où me réduisez-vous que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance!

MARIANE. Mais que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle; employez tous vos soins à gagner son esprit. Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; et, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu moi-même de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE. Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir?  
 FROSINE. Par ma foi, fait-il le demander? Je le voudrais de tout mon cœur. Vous savez que de mon naturel je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'âme de bronze; et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services quand je vois des gens qui s'entriment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLÉANTE. Songe un peu, je te prie.  
 MARIANE. Ouvrez-nous des lumières.

ÉLISE. Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.  
 FROSINE. Ceci est assez difficile. (À Mariane.) Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable; et peut-être pourrait-on la gagner, et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. (À Cléante.) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE. Cela s'entend.  
 FROSINE. Je veux dire qu'il conservera du dépit si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudrait pour bien faire que le refus vint de lui-même, et tâcher, par quelque moyen, de le dégouter de votre personne.

CLÉANTE. Tu as raison.  
 FROSINE. Oui, j'ai raison; je le sais bien. C'est là ce qu'il faudrait; mais



le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens... Attendez. Si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne, j'aurais assez d'adresse pour faire croire à votre père que ce serait une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle serait éperdument amoureuse de lui, et souhaiterait de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition. Car enfin il vous aime fort, je le sais; mais il aime un peu plus l'argent; et quand, ébloui de ce leurre, il aurait une fois consenti à ce qui vous touche, il importerait peu ensuite qu'il se désabusât en venant à vouloir voir clair aux affaires de notre marquise.

CLÉANTE. Tout cela est fort bien pensé.  
FROSINE. Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera notre fait.

CLÉANTE. Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère: c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y, de votre part, je vous conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans réserve les grâces



éloquentes, les charmes tout-puissants que le ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche, et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne saurait rien refuser.

MARIANE. J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

## SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON (à part, sans être aperçu). Ouais! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y aurait-il quelque mystère là-dessous?

ÉLISE. Voilà mon père.

HARPAGON. Le carrosse est tout prêt; vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE. Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON. Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ai besoin de vous.

## SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON. Oh ça, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne?

CLÉANTE. Ce qui me semble?

HARPAGON. Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLÉANTE. La, la.

HARPAGON. Mais encore?

CLÉANTE. A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette; sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON. Tu lui disais tantôt, pourtant...

CLÉANTE. Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom; mais c'était pour vous plaire.

HARPAGON. Si bien donc que tu n'aurais pas d'inclination pour elle?

CLÉANTE. Moi? point du tout.

HARPAGON. J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge, et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait quitter le dessein; et, comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE. A moi?

HARPAGON. A toi.

CLÉANTE. En mariage?

HARPAGON. En mariage.

CLÉANTE. Ecoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON. Moi? Je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE. Pardonnez-moi; je ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON. Non, non: un mariage ne saurait être heureux où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE. C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON. Non: du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire; et ce sont des suites fâcheuses où je n'ai garde de me commettre. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure; je te l'aurais fait épouser au lieu de moi: mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE. Eh bien! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur; il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON. Lui avez-vous rendu visite?

CLÉANTE. Oui, mon père.

HARPAGON. Beaucoup de fois?

CLÉANTE. Assez pour le temps qu'il y a.

HARPAGON. Vous a-t-on bien reçu?

CLÉANTE. Fort bien, mais sans savoir qui j'étais; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON. Lui avez-vous déclaré votre passion et le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE. Sans doute; et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON. A-t-elle écouté pour sa fille votre proposition?

CLÉANTE. Oui, fort civilement.

HARPAGON. Et la fille correspond-elle fort à votre amour?

CLÉANTE. Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON (bas, à part). Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; et voilà justement ce que je demandais. (Haut.) Oh! sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi, et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE. Qui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez! Eh bien! puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête; et que, si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours peut-être qui combattront pour moi.

HARPAGON. Comment, pendard! tu as l'audace d'aller sur mes brisées!

CLÉANTE. C'est vous qui allez sur les miennes; et je suis le premier en date.

HARPAGON. Ne suis-je pas ton père, et ne me dois-tu pas respect?

CLÉANTE. Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères, et l'amour ne connaît personne.

HARPAGON. Je te ferai bien me connaître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE. Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON. Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON. Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

## SCÈNE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES. Hé, hé, hé! messieurs, qu'est-ce ci? A quoi songez-vous?

CLÉANTE. Je me moque de cela.

MAÎTRE JACQUES (à Cléante). Ah! monsieur, doucement!

HARPAGON. Me parler avec cette impudence!

MAÎTRE JACQUES (à Harpagon). Ah! monsieur, de grâce!

CLÉANTE. Je n'en demerderai point.

MAÎTRE JACQUES (à Cléante). Eh quoi! à votre père?

HARPAGON. Laissez-moi faire.

MAÎTRE JACQUES (à Harpagon). Eh quoi! à votre fils? Encore passe pour moi.

HARPAGON. Je te veux faire toi-même, Maître Jacques, juge de cette affaire pour montrer comme j'ai raison.



MAÎTRE JACQUES. J'y consens. (A Cléante.) Eloignez-vous un peu.

HARPAGON. J'aime une fille que je veux épouser; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAÎTRE JACQUES. Ah! il a tort.

HARPAGON. N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

MAÎTRE JACQUES. Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là.

CLÉANTE (à Maître Jacques, qui s'approche de lui). Eh bien! oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point: il ne m'importe qui ce soit; et je veux bien aussi me rapporter à toi, Maître Jacques, de notre différend.

MAÎTRE JACQUES. C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE. Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux, et reçoit tendrement les offres de ma foi; et mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

MAÎTRE JACQUES. Il a tort assurément.

CLÉANTE. N'a-t-il point de honte à son âge de songer à se marier?

Lui sied-il bien d'être encore amoureux? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

MAÎTRE JACQUES. Vous avez raison, il se moque; laissez-moi lui dire deux mots. (A Harpagon.) Eh bien! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit; qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON. Ah! dis-lui, Maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi, et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAÎTRE JACQUES. Laissez-moi faire. (A Cléante.) Eh bien! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites; et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère, et qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir; et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

CLÉANTE. Ah! Maître Jacques! tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes, et que jamais je ne ferai autre chose que par ses volontés.

MAÎTRE JACQUES (à Harpagon). Cela est fait; il consent à ce que vous dites.

HARPAGON. Voilà qui va le mieux du monde.

MAÎTRE JACQUES (à Cléante). Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLÉANTE. Le ciel en soit loué!

MAÎTRE JACQUES. Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble; vous voilà d'accord maintenant; et vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLÉANTE. Mon pauvre Maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

MAÎTRE JACQUES. Il n'y a pas de quoi, monsieur.

HARPAGON. Tu m'as fait plaisir, Maître Jacques; et cela mérite une récompense. (Harpagon fouille dans sa poche, Maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant: ) Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

MAÎTRE JACQUES. Je vous baise les mains.

## SCÈNE V.

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE. Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

HARPAGON. Cela n'est rien.

CLÉANTE. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON. Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE. Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute!

HARPAGON. On oublie aisément les fautes des enfants lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE. Quoi! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON. C'est une chose où tu m'obliges par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE. Je vous promets, mon père, que jusqu'au tombeau je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON. Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moi tu n'obtiennes.

CLÉANTE. Ah! mon père, je ne vous demande plus rien; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON. Comment?

CLÉANTE. Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON. Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLÉANTE. Vous, mon père.

HARPAGON. Moi?

CLÉANTE. Sans doute.

HARPAGON. Comment! c'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉANTE. Moi, y renoncer!

HARPAGON. Oui.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON. Tu ne l'as pas départi d'y prétendre?

CLÉANTE. Au contraire, j'y suis porté plus que jamais.

HARPAGON. Quoi, pendard, derechef?

CLÉANTE. Rien ne me peut changer.

HARPAGON. Laissez-moi faire, traître!

CLÉANTE. Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON. Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE. A la bonne heure.

HARPAGON. Je l'abandonne.

CLÉANTE. Abandonnez.

HARPAGON. Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE. Soit.

HARPAGON. Je te déshérite.